

Le désir d'enfant

Aldo Naouri

Écrit pour la foire du livre de Bron "Lire à Bron"

le 29/3/98

Si, dans une manifestation comme celle d'aujourd'hui, placée a fortiori sous le signe de la question "qu'est-ce qu'on attend?", on évoque avec autant d'insistance le désir d'enfant, je prétends que ce n'est pas par hasard. Et si, relevant le fait, je suis contraint de donner la raison qui justifierait à mon sens cette évocation, je dirais que cette évocation s'impose parce que le désir d'enfant habite chacun et qu'il ne cesse pas de poser, à chacun, des questions qui sont parmi les plus cruciales qui puissent s'imaginer.

On peut trouver mon appréciation un peu excessive et considérer que je démarre bille en tête, que je m'avance avec un certain aplomb et que je semble, somme toute, aller un peu vite en besogne.

On pourrait s'empresse de m'opposer une opinion contraire à la mienne et qui fait autant sinon plus encore autorité. Celle par exemple de Jean-Paul Sartre — excusez-moi du peu! — qui écrivait déjà clairement dans *Les mots* : que "faire des enfants, rien de mieux; en *avoir*, quelle iniquité!"

On pourrait aussi prétendre me ramasser, comme l'a fait une fois une personne qui m'a entendu tenir ce genre de propos. Elle s'est employée, pour me convaincre, à me vanter la quantité d'autres modalités de réalisation d'une vie, entreprenant même de me faire, sur un mode prosélyte, la promotion de celle qu'elle investissait pour sa part.

Je prétends néanmoins, qu'aussi bien l'opinion de Sartre que celle que professait mon interlocutrice ne s'inscrivent pas — et pas le moins du monde! — en faux contre mon affirmation. J'irai même jusqu'à prétendre qu'elles apportent de l'eau à mon moulin. Car, qu'elles aient voulu résoudre la question et la balayer en lui donnant une réponse suspensive pour l'un ou négative pour l'autre, cela n'exclut pas le fait que cette question s'est tout de même posée un jour à eux.

Et comment, d'ailleurs aurait-elle pu ne pas le faire puisque ces personnes ont été, l'une comme l'autre, des enfants et que leur existence sur terre, leur présence à eux-mêmes, a été la conséquence directe du fait que leurs parents ont conçu un jour un désir d'enfant et ont poussé jusqu'au bout la logique de ce désir en les faisant venir au monde. Sartre n'est d'ailleurs pas avare, loin s'en faut, de précisions sur le sujet. Et son livre se lit avec un incontestable bonheur. Ce vieil homme qui retrouve son enfance, et qui décrit superbement les émotions qu'il éprouvait alors en présence de sa mère, parle de cette dernière avec l'attendrissement bouleversant d'un grand père pour sa petite-fille.

Je persiste donc à dire que le désir d'enfant est inéluctable et qu'il n'épargne personne.

Je ne voudrais cependant pas qu'on le confonde avec le simple instinct de conservation de l'espèce dont on peut repérer l'existence dans le règne animal.

Cet instinct, responsable des conduites de reproduction que l'on sait, se trouve, lui, sous la stricte dépendance de ce qu'on appelle l'oestrus, c'est à dire le rythme saisonnier d'une activité génitale totalement en sommeil aux autres périodes de l'année.

Chez l'humain, il n'y a pas d'oestrus. Il n'y a pas une période de fécondité saisonnière ou annuelle. Il y a certes une scansion de cette fécondité. Mais cette scansion, au demeurant mensuelle, n'est présente que chez la femme, débutant à la puberté et se poursuivant jusqu'à la ménopause. Elle n'intervient pas en général dans la régulation ou la gestion de l'activité sexuelle, laquelle en est tout à fait indépendante.

Il est important de souligner que, pour l'homme, cette fécondité débute également à la puberté mais persiste en principe jusqu'à la mort.

Il n'y a donc pas en tous cas, chez l'humain, de période précise d'activité génitale, laquelle peut être exercée dans la visée consciente de reproduire ou de ne pas reproduire. Y compris sans limitation d'âge si on se réfère, pour le grand âge, à ce que nous racontent les gérontologues et que nous avons longtemps refusé d'entendre. Mais presque sans limitation d'âge, non plus à l'autre extrémité de la vie, si on se réfère, par exemple, à ce qui se passe dans les Gothuls. Les Gothuls sont ces maisons, à l'existence tout à fait officielles, qui fleurissent dans certaines régions de l'Inde, du Nord-Est et du Sud-est asiatique, et où les enfants sont envoyés par leurs parents dès leur plus jeune âge, dans le but d'avoir des rapports sexuels complets avec tous leurs comparses à l'exception de leur promis ou de leur promise.

C'est à partir de cela, et sur fond de ces réalités, que le désir d'enfant se différencie du tout au tout de l'instinct de conservation.

Ces précisions n'ont pas statut d'anecdotes. C'est par leur entremise qu'on peut mieux cerner la nature, le destin et la fonction de ce désir d'enfant.

En remarquant par exemple, d'emblée, le clivage conscient, et depuis toujours assumé, entre activité sexuelle et désir d'enfant. Chacun sait ce que sont les positions des religions à cet égard. Et chacun connaît la fameuse prière à visée contraceptive qui demande à Marie : "vous qui avez conçu sans pêcher, faites en sorte que je puisse pêcher sans concevoir".

Il existe d'ailleurs un clivage identique entre le désir d'enfant et sa satisfaction. Il n'y a pas de parallélisme entre ce désir d'enfant et l'obtention d'une grossesse. On peut déjà le repérer dans le fait qu'un rapport sexuel, à la période la plus faste du cycle, entre deux êtres répondant aux meilleurs critères possibles de fécondité, n'a qu'une chance sur quatre d'aboutir à une grossesse. On peut, dans la foulée, poursuivre l'examen de ce parallélisme dans des circonstances moins habituelles. Il ne manque pas, en effet, de cas de couples qui, tout en satisfaisant à l'ensemble des critères de fécondité, demeurent cependant obstinément stériles. On sait que même les fécondations in vitro ont des taux de réussite variables en fonction des couples et sans qu'aucun élément objectif ne puisse expliquer cette dynamique. On sait enfin ce qui arrive souvent aux couples stériles après une adoption ou une fécondation artificielle qui a porté ses fruits.

La fécondité semble ainsi, au travers de caractéristiques spécifiques que la clinique ne se fait pas faute de colliger, échapper au seul contrôle de la conscience ou du vouloir et ne pouvoir être appréhendée que par le biais de mécanismes profondément enfouis et qu'il n'est pas toujours aisé de mettre à jour.

Or, quel que soient les facteurs qu'on peut trouver à l'oeuvre pour expliquer une absence de fécondité, on s'aperçoit qu'ils n'interviennent que comme cofacteurs ou comme épiphénomènes. Et quand on fouille les histoires de façon appliquée pour tenter de leur trouver un facteur commun — ce qu'on pourrait appeler un universel — qui y interviendrait de façon régulière, on s'aperçoit que le désir d'enfant, et sa plus ou moins facile mise en oeuvre, est toujours associé aux relations que chacun entretient à la vie et à la mort. Comme de telles questions ne peuvent pas ne pas concerner chaque vivant, j'arrive à en déduire que le désir d'enfant est inéluctable et que nul ne peut prétendre y échapper.

Mais que serait donc sensé représenter un tel désir par rapport à la vie et à la mort?

Rien de plus que la seule façon dont dispose l'humain pour faire échec à la mort — dont l'existence constitue pour lui un problème insoluble. Ce que je pourrais dire

autrement en affirmant que l'humain qui désire un enfant, qui assume ce désir et qui parvient à le mettre en oeuvre, ne fait rien de plus que louer, glorifier, célébrer, exalter voire sacraliser la vie. Il faut entendre, là encore, le débat autour de l'avortement. Et si l'humain se met dans de telles dispositions, c'est pour affirmer, à son insu, que l'expérience qu'il a eue de la vie mérite d'être prorogée et transmise à un autre être. Au point qu'il se fait fort de mettre au monde, lui-même et pour son compte, un être qui recevra cette vie et à qui il impartira de l'occuper et de l'honorer comme il l'a fait lui-même.

L'émotion des grands-parents, à la naissance de leurs petits-enfants, ne procède pas dans le fond d'un autre ordre. Ils savaient avoir transmis la vie. Mais rien jusqu'alors ne leur permettait de savoir qu'ils avaient aussi transmis le désir de transmettre la vie. Et c'est ce nouage de désir de transmettre la vie de génération en génération qui fait la trame de ce qu'on appelle une histoire.

Et c'est là que tout se complique.

Et que tout se complique parce qu'il n'y a rien de plus jointif que le forces de vie et de mort. Et que le problème qui se pose à chacun c'est la difficulté qu'il éprouve à faire en sorte que les forces de mort ne viennent pas trop obérer, en les parasitant à l'excès, les forces de vie.

Histoire de Monsieur JIM.

Comment donc les forces de mort peuvent-elles venir parasiter à l'excès les forces de vie?

Ce n'est pas très difficile à comprendre.

Reprenons depuis le début le mouvement qui habite le désir d'enfant.

Ce désir prend naissance en moi, dès lors que j'ai pris acte de mes insuffisances, et de l'échec — tout relatif, bien entendu, mais traçant tout de même! — de mon destin.

J'ai dû un jour, la mort dans l'âme, convenir hélas, que je ne serai jamais Mozart Einstein ou Picasso, toutes choses que je rêvais d'être parce que j'étais persuadé que je devais et que je pouvais l'être!

Ce qui ne fait pas de moi, loin s'en faut, un individu prétentieux ou délirant. Mes convictions sont nées de la confiance que j'ai faite, de la foi que j'ai eue dans l'amour démesuré que mes parents ont déversé sur moi à coups de ces compliments redoublés dont ils m'ont encensé. Ma dépendance à leur endroit me permettait-elle, de quelque façon, de mettre en doute leur opinion? Je ne pouvais que les croire. Et en conséquence me croire évidemment merveilleux et omnipotent.

Or, à m'être frotté à la vie et aux autres, j'en ai pris plein la gueule. Et même si j'ai espéré sans relâche que mes défaillances seraient seulement transitoires, j'ai dû

convenir, la mort dans l'âme que je ne serai jamais ce que mes parents m'ont laissé croire que je pouvais être. De deux choses l'une: ou bien ils m'auront trompé ou bien j'ai défailli. S'ils m'ont trompé la cause est entendue. Si j'ai défailli c'est qu'ils ne m'ont ni assez armé ni assez protégé. Dans tous les cas, de toutes les façons, c'est leur faute. Ils auraient dû être comme ci ou comme ça. Là, alors, j'aurais pu être Mozart, Einstein ou Picasso.

Encore qu'être le père ou la mère de Mozart, Einstein ou Picasso, ce doit pas être trop mal non plus! Et ça c'est peut-être pas encore perdu. Et pour y parvenir, il me suffit de me tourner vers mon expérience. C'est à dire ne surtout pas faire comme ils ont fait. Et je sais si bien comment il faut faire, que je ferai un enfant à mon tour, et que je réussirai, moi, là ou eux ont défailli.

On imagine ce qui se passe par la suite. L'individu qui reste le nez fixé sur le lieu de sa défaillance et qui va s'évertuer à éviter le piège, laissera sans surveillance un champ si large qu'il ne pourra pas ne pas y commettre d'erreurs, lesquelles, etc....

Or, c'est sur ce mouvement que les forces de mort vont envahir la vie. Car si l'obstination du parent ne veut pas reconnaître sa limite et qu'elle va s'évertuer à contraindre l'enfant à obéir en toutes choses aux objectifs qu'elle s'était fixés, l'enfant ne pourra pas se soustraire à une telle injonction. Il l'assumera et en nourrira son propre projet ultérieur. Il s'en suivra une série de générations qui, l'une vouant l'autre à sa seule ambition, fabriquera de la haine, de la violence et du voeu de mort.

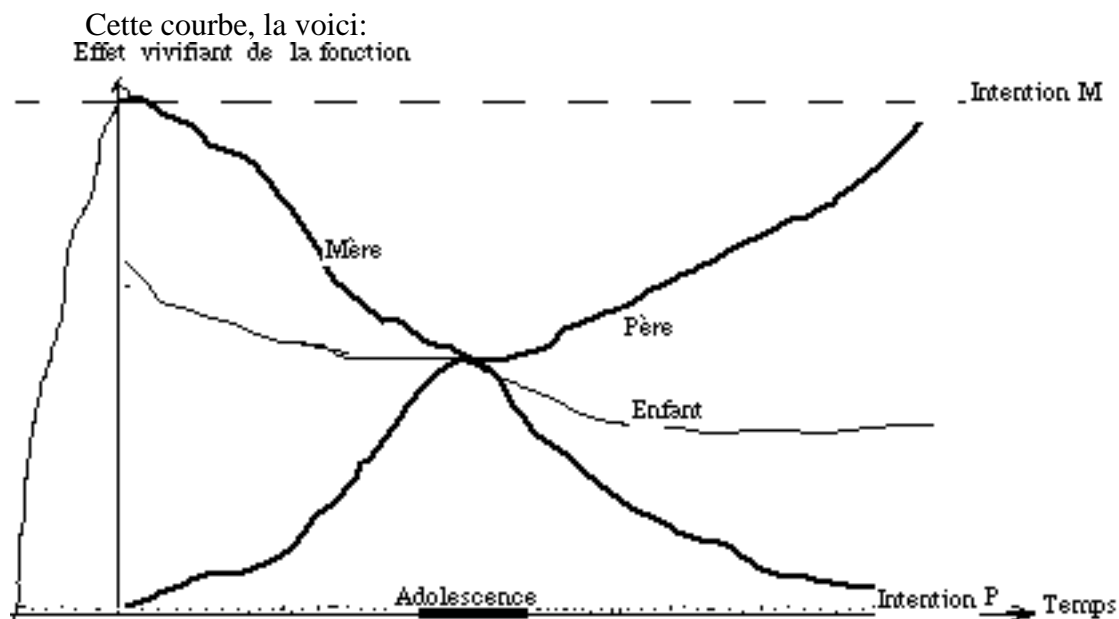
J'ai simplifié le schéma à l'excès. Et pour cause, puisque je n'ai pris en compte que le désir d'un seul des deux parents. Car dès lors que l'enfant devient le lieu de réparation des histoires respectives de ses deux parents, les choses ne se passent plus de la même manière. Elles ne font pas que se dédoubler, elles se complexifient d'une façon considérable. Chacun voulant, aux fins de sa réparation propre, tracter l'enfant de son côté le protégera sans le savoir des dégâts que pourrait produire sur lui l'insistance isolée de l'autre parent. Comme le processus est interactif, on peut ne mesurer les bénéfices théoriques. Mais on peut aussi en mesurer les risques réels. Car ce fameux enfant réparateur va virer au séparateur susceptible d'enfermer chacun des partenaires dans sa seule partition.

C'est en ce point précis, et en celui-là seul que devraient être pris en considération les effets de la différence sexuelle.

C'est à dire qu'une série de dispositions puissent intervenir et être imposées par le corps social tout entier pour imposer la double référence dont un enfant a besoin pour recevoir du mieux possible les forces de vie et ne pas être inondé par les forces de mort.

C'est dire combien il importe de voir clair dans les définitions et prérogatives respectives de parents que rien ne doit confondre et que tout doit différencier.

Depuis le temps que je m'y essaye, je n'ai rien trouvé de mieux, pour représenter tout cela, qu'une courbe que j'ai dessinée et dont je vais prendre le temps de commenter les détails. Cette courbe nous montrera ce qu'il y a derrière les notions de mère et de père, notions cruciales autour desquelles tout en définitive s'organise.



L'intention de la mère comme celle du père restant la même:

- la fonction de la mère, hautement vivifiante dans le court terme, s'avère cesser de l'être voire devenir subrepticement mortifère à plus long terme
- la fonction du père, au potentiel vivifiant quasi nul, et en conséquence ostensiblement mortifère dans le court terme, s'avère hautement vivifiante à longue échéance.

L'intersection des deux courbes intervient à l'adolescence, expliquant les particularités comportementales de cet âge.

Les courbes sont évidemment sujettes à des variations individuelles, le résultat pour un sujet se déduisant de la résultante des courbes qui lui ont échoué. On peut imaginer la pente de la courbe pour un sujet n'ayant pas eu de père correctement investi, ou celle d'un sujet dont l'action du père a redoublé celle de la mère. Le passage de l'adolescence est toujours alors source de vertige.

Je ne vais pas tout de suite la commenter. Je le ferai une fois que j'aurai éclairé la complexité des places parentales et l'importance qu'il y a à en saisir les différences, différences dont je tiens à souligner, une fois de plus, qu'elles ne font que recouper la différence des sexes, laquelle s'exprime au premier chef au niveau biologique.

Je commencerai par signaler qu'à l'encontre de ce qu'on pourrait croire, la place des parents n'est pas monolithique. Elle est compartimentée, pour chacun d'eux, en trois

rôles principaux peut-être plus repérables dans nos sociétés éclatées que dans d'autres sociétés. On pourra ainsi parler d'un rôle géniteur, d'un rôle social et d'un rôle proprement fonctionnel. On pourrait dire, en quelque sorte que, dans les deux personnes qui l'ont conçu, un enfant disposerait ainsi de six parents potentiels.

Ces rôles dont l'incidence et la spécificité sont, disais-je, toujours repérables, ne sont évidemment pas identiques d'un individu à l'autre. Ils sont affectés par l'histoire, l'environnement ou les circonstances, d'une manière éminemment variable. Un père qui éprouve des difficultés à se faire reconnaître des droits légaux sur son enfant ne peut pas être le même qu'un autre qui n'en veut rien savoir ou qu'un troisième dont l'enfant a, par exemple, été conçu par insémination artificielle avec donneur. Une mère porteuse n'a pas plus à voir avec une mère adoptante qu'elle ne peut être assimilée à une mère de remplacement ou à une mère ordinaire. On nommera pourtant indifféremment tous ces personnages "père" ou "mère". Et on mettra au compte des nuances, que l'on prend certes la peine de spécifier, les différences que l'on peut être amené à constater dans leurs comportements respectifs ou dans les résultats que ces comportements peuvent induire chez l'enfant.

Les caractéristiques de ces rôles, la nature de leur combinaison et celle des relations qu'ils instaurent entre eux, dessinent en effet le paysage toujours singulier sur lequel s'organise le registre proprement affectif de la relation.

Quoiqu'en dise un discours social, qui n'hésite pas à masquer sous des allégations égalitaires la confusion qu'il a intérêt à entretenir, il se vérifie que les personnages parentaux n'accèdent pas à leurs rôles, pas plus qu'ils ne les assument, de la même manière — cette différence recoupant, strictement et comme je l'ai déjà laissé entendre, la différence sexuelle. Ce qui explique, soit dit au passage, l'incommunicabilité des vécus respectifs des parents ainsi que la manière dont ils sont perçus et intégrés par l'enfant.

Une des toutes premières différences notable, et qui suscite le plus grand nombre de malentendus, tient au fait qu'en raison des lois de la biologie — sur lesquelles je ne cesserai pas d'insister —, les rôles qui échoient naturellement à la mère se trouvent, dans l'écrasante majorité des cas, dévolus tous les trois à sa seule et unique personne. La génitrice qui a porté un enfant et l'a mis au monde au terme de sa grossesse dispose de toutes les facilités pour se faire reconnaître ces deux premiers rôles et n'éprouve en général pas la moindre difficulté à remplir sa fonction. Il existe bien entendu des exceptions. Une femme qui décide d'accoucher sous X remplira son seul rôle géniteur laissant les deux autres rôles à la mère adoptante. Une mère porteuse procédera pareillement encore que ce soit dans une autre conscience et un autre état d'esprit. De même certaines mères qui ont intégralement rempli leurs rôles géniteur et social n'assument pas leur rôle fonctionnel et le concèdent à une tierce personne — ce qui est

une autre modalité de l'adoption au sens large du terme: ainsi entend-on certaines personnes revendiquer ou déplorer, selon le cas, qu'elles ont été élevées par une tante, une grande soeur ou une grand-mère. Quant aux grands mères porteuses des oeufs de leurs filles, malgré le battage qu'en a fait la grande presse, elles ne retiendront pas ici l'attention, restant l'exception au sein de l'exception et posant d'autres problèmes (en particulier éthiques) que ceux qui nous occupent.

Voyons maintenant un peu plus en détail ce qui caractérise le comportement des deux parents et en particulier celui de la mère pour commencer. Je vais revenir pour ce faire à la courbe qui nous aidera à mieux comprendre comment se passent les choses.

Mère génitrice — elle peut en être sûre, elle, et cette certitude l'habitera à jamais — et mère sociale, la mère n'a, en règle générale, pas la moindre difficulté, disais-je, à assumer sa fonction. Elle y a été préparée dès le plus jeune âge, depuis le temps où, comme pour les engrener, elle dispensait à ses poupées les gestes dont elle était l'objet et le discours même qu'elle entendait sa mère lui tenir. Elle a eu tout le temps de la gestation pour en éprouver l'efficience et elle s'est ancrée mieux encore, à cette occasion, dans la logique comportementale qui a toujours été la sienne, dont elle subodorait la nature, qu'elle a senti soudain se préciser et qui sera sans nuance et à jamais la sienne : j'ai appelé cette logique comportementale féminine, logique de la grossesse, parce qu'elle consiste à satisfaire sans délai, voire parfois avant même qu'il ne s'exprime, le moindre besoin d'un tiers. Ça a été d'abord le besoin du partenaire sexuel. Besoin suscité puis soigneusement entretenu. Puis ça a été ceux de son embryon. Puis ceux de son foetus. Et enfin et pour longtemps, ceux de son enfant. La courbe montre que sa fonction a une intensité vivifiante, un pouvoir à donner vie qui est mu par un désir constamment élevé (ce que j'ai appelé de façon impropre "intention de la mère" et qui aurait été mieux qualifié par "vocation de la mère"). Ce pouvoir, éminemment efficient, se hisse au plus haut de l'ordonnée en partant du point zéro de l'axe des ordonnées, dans le temps de la conception que j'ai situé sur l'axe de l'abscisse, avant le temps zéro de la naissance des enfants.

Si elle dispense à son enfant un bien-être qui marquera à jamais leur relation, toute mère retire en retour de son action des bénéfices si considérables qu'il lui semble proprement impensable d'y renoncer. Ouvrant dans le court terme, voire dans l'instant, elle en vient à violemment rejeter tout concept de long terme — en ce qu'il implique l'idée insupportable d'une échéance, autrement dit d'une mort qui pourrait venir un jour mettre un terme à ce bonheur. Ce qui lui permet de s'agripper au fantasme de l'immortalité de son enfant et, partant, à celui de sa propre immortalité. Le véritable bétonnage d'une relation, que les lois de la biologie font passer de l'emboîtement de deux êtres l'un dans l'autre à leur quasi inentamable soudure, enchaîne indéfectiblement la mère à sa vocation et lui confère auprès de son enfant une stature de toute-puissance qui

s'avère évidemment sécurisante pendant les premières années mais qui deviendra, souvent sinon toujours, effrayante par la suite.

La courbe que j'ai figurée montre que cette fonction vivifiante, livrée à sa seule dynamique, finit, à terme, par être proprement mortifère. Chacun sait ce que sont les mères abusives ou étouffantes.

Il en va tout autrement du père. Ses trois rôles sont en effet de plus en plus difficilement localisables, de nos jours et dans nos sociétés, chez le même individu.

Le rôle géniteur masculin a en effet naturellement un côté spendieux et quasi "irresponsable". Si la biologie fait pondre — à quelques exceptions négligeables près — à une paire d'ovaires un seul ovule mensuel pendant une période qui s'étale de la puberté à la ménopause d'une femme, elle permet à l'homme d'émettre, de sa puberté à sa mort, des millions et des millions de spermatozoïdes tous les jours et à chaque éjaculation. Rien d'étonnant à ce que des hommes puissent déclarer avoir semé ici ou là des enfants dont ils reconnaissent, sans état d'âme, ne s'être jamais préoccupés — imaginerait-on une femme tenir ce type de propos? Alors qu'une génitrice est contrainte à une démarche sociale pour accoucher sous X et abandonner son enfant (*mater certissima* disait déjà le Droit romain, liant intimement ainsi les rôles de génitrice et de mère sociale), un géniteur doit procéder à un acte volontaire de reconnaissance de son enfant pour s'inscrire dans la généalogie biologique de l'enfant. Il endosse se faisant son rôle social — encore qu'il puisse parfois revêtir un tel rôle sans être le géniteur de l'enfant tout en le sachant (d'où le fameux *pater semper incertus* du même Droit romain).

Mais tout ce compliquera considérablement pour lui quand il lui faudra assumer le troisième de ses rôles, le rôle fonctionnel.

A l'inverse de ce qui se passe pour la mère de son enfant, un tel rôle ne coule en effet pas de source pour lui. Il ne peut pas le remplir, sauf à être dévoyé, en singeant le comportement pourtant également engrammé en lui de sa propre mère. Il finit, tôt ou tard — et heureusement pour lui, pour sa compagne et pour leur enfant — par comprendre qu'il n'est pas une mère. Il est alors contraint de s'inspirer du comportement de son propre père. Ce qui n'est pas sans lui poser de considérables problèmes puisqu'il a passé le plus clair du temps de son édification psychique à récuser systématiquement les interdits posés par ce personnage, à les dénoncer, à s'y opposer en formant, plus ou moins consciemment mais sans relâche, à son encontre, de véritables vœux de mort. Il lui faudra donc, dans un préalable, sérieusement vider ce débat. Ce qui le contraindra à reconnaître les difficultés et les mérites de cette instance fonctionnelle qui seule promeut la triangulation de la relation.

Car le véritable travail du père fonctionnel consiste essentiellement à s'opposer fermement à la jonction mère-enfant. Non pas en intervenant directement. C'est la pire manière, vouée tôt ou tard à l'échec. Mais en faisant passer tout cela par le biais de la

mère. Ne serait-ce qu'en oeuvrant à limiter sa toute-puissance. Ce faisant, il promeut et radicalise la nécessaire disjonction amorcée par la mise au monde, pour faire éprouver à l'enfant ce "manque" fondateur de son désir et extraire la mère de son univers fantasmatique en la rappelant à la loi de l'espèce, celle de l'interdit de l'inceste, dont il se pose comme le dépositaire et le garant et à laquelle il est lui-même soumis.

C'est ce travail qui est l'abc de l'éducation. Éduquer vient de *ex ducere*, ce qui veut dire "conduire hors de". Et hors de quoi, sinon de l'orbe attractive et protectrice de la mère. Conduire hors de..., c'est "priver de...", c'est "suspendre les bénéfices tirés du contact de...", c'est "compromettre la jouissance tirée de...", c'est encore plus simplement "frustrer". Et c'est pour ça qu'on peut poser, comme un théorème sans exception et qui vaut aussi bien dans son énoncé direct que dans sa réciproque, que "éduquer c'est frustrer".

Pour produire un tel résultat, ou pour en être l'agent,, le père use de la distance qu'il a au corps de l'enfant, laquelle lui confère un côté intimidant voire menaçant qui réintroduit la notion d'échéance et par la même celle d'un terme fût-il long.

Ce qu'on peut voir encore mieux figuré sur la courbe à laquelle je reviens donc.

On y voit que pour ce qui est de la préoccupation de vivifier son enfant, voilà un souci totalement étranger au père. C'est pour ça qu'il y a ce trait indiqué "intention du père" — là aussi "vocation du père" aurait été mieux venu. Ce trait est proche du zéro et le demeure toujours Car la seule chose qui intéresse le père et qui fonde sa logique comportementale de mâle, c'est d'avoir son comptant de coït. Sa vocation c'est de "semer à tout vent". Ça doit compenser son angoisse, laquelle est liée à son statut d'*incertus*. Or, pour parvenir à ses fins et satisfaire son besoin, il va nécessairement confisquer la mère à l'enfant et en user comme d'une femme, la rappelant à cet autre statut qui est le sien et qu'elle serait prête à oublier tant son enfant la comble et sature de plaisir son désir. Il la distrait du coup de sa préoccupation primaire. Le résultat de ce qu'on pourrait stigmatiser comme une "attitude de brute" en est que sa fonction, qui part de zéro sur le plan vivifiant, va, sans qu'il l'ait voulu, avoir au fil du temps une pente singulièrement ascendante.

Ainsi découvre-t-on que la mère, dispensatrice de la vie et consciemment soucieuse de donner le plus d'elle-même, fait courir à son enfant un risque de mort si elle reste viscéralement attachée à l'exercice de la toute puissance naturelle que lui confère sa fonction, alors que le père dont la fonction comporte la mise en oeuvre d'une menace de mort — puisqu'il retire à son bénéficiaire la mère à l'enfant — parvient, en obéissant à ses préoccupations conscientes et en ne combattant pas ses propensions naturelles, à occuper à la longue le statut d'un véritable artisan de vie.

Cette complémentarité des rôles fonctionnels parentaux apparaît encore plus flagrante encore quand on prend acte que pour accéder à son rôle fonctionnel, un père doit impérativement tout d'abord être agréé comme tel par la mère de l'enfant. Il lui faut

pour cela, à défaut d'être introduit et imposé par nos discours sociaux, être avec cette mère dans une relation telle qu'elle ne puisse jamais le sentir absent d'elle quand elle est avec son enfant. Se débrouiller en quelque sorte pour que la femme qui est dans la mère soit toujours amoureuse de lui et ne rechigne pas à le rejoindre au lit quand il la réclame. Tout un programme! Et infiniment moins simple à mettre en oeuvre qu'on ne le croit.

L'enfant éprouvera en quelque sorte la présence de son père en rencontrant d'abord cette présence dans sa mère. Et cela prévaut sur toute autre approche ou réalité. Cette notion d'agrément du père par la mère est fondamentale et tellement importante qu'on ne peut rien comprendre à une constellation familiale si on ne la met pas au centre du dispositif. C'est elle d'ailleurs qui explique la possibilité des recompositions familiales. Elle révolte pourtant toujours les consciences féminines en général et maternelles en particulier. Les femmes et les mères en récusent la pertinence sous prétexte qu'elle serait d'une inspiration machique et qu'elle accroîtrait le bilan de leur responsabilité. C'est une défense comme une autre. Une manière de vouloir limiter les lois de la biologie au seul niveau du plaisir qu'elles pourraient apporter en décidant d'ignorer délibérément les devoirs auxquels elles astreignent. Les femmes perdent de vue en effet que la prise de conscience et l'aménagement du pouvoir qui leur est conféré constitue leur apport spécifique — et le plus méritoire qui soit — à l'humanité et à la civilisation. En désignant de cette façon un tiers entre elle-même et son enfant, une mère donne en effet pouvoir à cet homme de limiter la toute-puissance que lui confère naturellement sa condition et la préserve de toute dérive nocive de cette toute-puissance. Elle a d'ailleurs tout à y gagner et rien à y perdre puisqu'elle garde de plus, leur vie commune durant, le pouvoir exorbitant de lever à sa convenance cet agrément.

Voilà, résumés à grands traits, les lignes de force qui sous-tendent les relations parentales autour de l'enfant. Je les résumerai en disant qu'autour de l'enfant elles s'instaurent de la manière suivante:

— la mère est dans le don inconditionnel et illimité d'elle-même. Son seul souci est de préserver cet enfant qui la met en cohérence avec l'essence de sa logique comportementale. Mais à s'adonner à cette pulsion et à elle seule, elle nuit, sans toujours le vouloir ni toujours le savoir, au devenir de cet enfant qu'elle aliène à sa personne.

— le père, dans la mise en oeuvre de sa propre logique comportementale est au premier chef intéressé par l'objet sexuel, autrement dit la femme, que constitue la mère de leur enfant commun. Ce faisant, il impose sa loi à cette femme et à leur enfant commun, les éloignant répétitivement et symboliquement l'un de l'autre et les préservant ainsi du risque d'une folie à deux préjudiciable à l'un comme à l'autre.

Ainsi importerait-il qu'une mère puisse penser que son enfant est, avant tout et par essence, celui de cet homme auquel elle tient. Et qu'elle ne pense pas que son enfant est sa chose et qu'elle a réussi à lui trouver un père à leur double service.

Car — et là encore il faut revenir à la courbe — la relation à la vie dont bénéficie l'enfant est figuré par la courbe qui résulte de la somme des deux courbes de ses parents. Si cela se déroule de manière idéale cette courbe partira d'un niveau raisonnable pour descendre progressivement, au fil du temps, selon une pente douce. Si, en revanche, le père opte pour une attitude de mère-bis, sa courbe sera parallèle à celle de la mère. La courbe de l'enfant partira alors d'un niveau très haut (somme des deux niveaux) et évoluera en une pente aiguë et effrayante.

C'est beau la théorie!

C'est beau parce que, surtout, ça explique les erreurs.

Le hic c'est que ça n'a jamais permis de directement les éviter. D'autant que tout notre contexte social n'a désormais plus d'autre visée que de les multiplier.

Alors?

Alors, justement, la seule chose qui nous reste à faire, c'est de dénoncer l'attitude de ce contexte social, de ne pas hésiter à lui dire que nous ne sommes pas dupes de ses manigances. Car pour le reste, il me semble que les carottes sont, hélas, cuites à point.

Qu'est-ce qu'on attend pour éteindre sous la casserole?

Je ne sais pas.

Et puis, éteindre sous une casserole où les carottes ont été cuites n'a jamais permis aux carottes de redevenir crues.

Peut-être néanmoins, à faire courir ce type de message, se trouvera-t-il des générations neuves capables de l'entendre et d'en tirer les conséquences?

Étant entendu que la seule chose que nous, à notre échelle, nous puissions faire, c'est de freiner des quatre fers.

Ce qui n'est, là encore, ni courant ni facile.